Ami du Clergé du 11 juin 1936

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur les Evangiles. — XXXVII. 2° *Dim. après la Pentecôte :* Le festin eucharistique et ses convives, 353. — XXXVIII. *3° Dimanche :* Bonté du Cœur de Jésus pour les pécheurs, 354. — XXXIX. *Sacré-Cœur :* Pourquoi le Cœur de Jésus fut ouvert, 356.

Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Sa grandeur, 358.

Mois de Marie. — XVII. Jésus retrouvé dans le Temple, 359. — XVIII. La vie à Nazareth, 361.

Les personnages évangéliques. — LXV. Les Pharisiens, 364. — LXVI. Les Hérodiens, 366.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

XXXVII

2° Dimanche après la Pentecôte

LE FESTIN EUCHARISTIQUE ET SES CONVIVES

Mes frères,

L'Evangile d'aujourd'hui peut être interprété en différents sens. D'après le premier, dans la parabole qui en fait l'objet, Notre-Seigneur veut apprendre aux Juifs qu'ils étaient appelés à la grâce de la foi chrétienne et que, s'en étant rendus indignes en refusant de croire en lui, cette grâce sera accordée aux infidèles. D'après le second, ce grand festin, c'est le royaume des cieux auquel tous les hommes sont invités et dont beaucoup sont exclus par leur faute. Enfin un troisième sens, et c'est celui que l'Eglise a certainement en vue en choisissant cet Evangile pour aujourd'hui, dimanche dans l'octave du St-Sacrement et où en France nous en faisons la solennité, ce grand festin, c'est le sacrement adorable de l'Eucharistie, à la réception duquel Notre-Seigneur et son Eglise nous invitent tous et d'où cependant tant de chrétiens s'excluent sous les prétextes les plus futiles. C'est en ce dernier sens, m. f., que nous allons étudier cet Evangile et en recueillir les leçons.

I

« Un jour, dit Notre-Seigneur, un homme fit un grand festin auquel il invita plusieurs personnes. » Cet homme, c'est Notre-Seigneur, le Fils de Dieu fait homme, et le festin auquel il nous convie, c'est l'adorable sacrement de l'Eucharistie, que nous fêtons aujourd'hui. Notre divin Sauveur l'a surtout institué, en effet, pour qu'il soit la nourriture de nos âmes : « Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps... Buvez-en tous, ceci est mon sang. » Aussi l'Eglise salue-t-elle ce sacrement comme un banquet divin dont la table est toujours dressée : « *O sacrum convivium.* »

Ce banquet, l'Evangile le qualifie de grand. Il est grand, en effet, par le nombre des convives qui y sont appelés. Ce sont tous les hommes : « Buvez-en tous, » dit Notre Seigneur : tous, c'est-à-dire les riches comme les pauvres, les ignorants aussi bien que les savants, le pauvre sauvage que le missionnaire vient de baptiser aussi bien que le chrétien de vieille souche. Il est grand par celui qui le prépare, puisque c'est Notre-Seigneur lui même ; par le mets qui nous y est servi, puisqu'il n'est autre que le corps adorable de ce divin Sauveur; il est grand par sa durée, puisqu'il durera jusqu'à la fin des temps.

L'heure du repas venue, continue l'Evangile, cet homme envoya son serviteur dire aux invités de venir, parce que tout était prêt. L'heure du divin banquet sonne tous les jours et le plus cher désir de Notre-Seigneur serait que nous y prenions part chaque matin. En tout cas, son Eglise nous fait une obligation d'en approcher au moins une fois chaque année au temps de Pâques, et cette obligation, elle ordonne à tous ses ministres de nous la rappeler de la façon la plus pressante. « *Pascha nostrum immolatus est Christus, itaque epulemur in azymis sinceritatis et veritatis.* Le Christ, le véritable agneau de Dieu, est immolé, il est là sur nos autels, il remplit nos ciboires, venez le recevoir avec un cœur vraiment pur et rempli d'un amour sincère. »

II

« Tous les invités, dit Notre-Seigneur, se mirent à s'excuser : « J'ai acheté une maison de campagne, dit le premier, il faut que j'aille la voir, je vous en prie, excusez moi. » — « J'ai acheté cinq paires de bœufs, dit un second, et je vais les essayer, je vous en prie, excusez-moi. » — « Je viens de me marier, dit un troisième, je ne puis y aller. »

Ces trois invités sont l'image de trois catégories de chrétiens, et les motifs qu'ils allèguent pour ne pas se rendre au festin auquel ils sont invités sont les mêmes qu'allèguent tant de chrétiens, ou du moins qui expliquent pourquoi ils se tiennent éloignés de la sainte Table.

L'invité qui se rend à sa maison de campagne est l'image des chrétiens qui n'ont de temps que pour leurs plaisirs, qui, le dimanche en particulier, ont toujours quelque voyage à faire, quelque course ou quelque excursion à organiser, quelque visite à rendre ou à recevoir, en sorte qu'ils ne viennent que très rarement aux offices. Comment s'approcher souvent de la sainte Table si on n'assiste pas même à la messe ? Comment même faire ses pâques si on ne sanctifie pas habituellement et par sa faute le saint jour du dimanche ?

L'invité qui va essayer ses bœufs est l'image des chrétiens trop attachés aux biens de la terre. Il leur faut avant tout travailler et s'enrichir, et comme pour cela ils n'ont pas assez de six jours par semaine, eux aussi prennent celui que Dieu s'est réservé. Ce n'est pas tout : quand on est ainsi

attaché aux biens de ce monde au point de voler à Dieu le jour qu'il s'est réservé, on est bien tenté de s'enrichir également au détriment du prochain. Le cultivateur déplace les bornes ou prend un sillon dans le champ de son voisin, le commerçant trompe sur le poids ou la qualité de sa marchandise ; bref, on grève sa conscience de biens mal acquis. Cela ne va pas ordinairement sans disputes, sans querelles, sans procès, et dès lors sans haine et sans rancune. Comment communier avec le cœur ainsi rempli d'injustices qu'on ne veut pas réparer, de haines qu'on ne veut pas oublier ?

L'invité qui vient de se marier est l'image des chrétiens esclaves d'habitudes honteuses. Un mariage légitime, saint et chrétien, n'a rien d'opposé au salut et peut même devenir un moyen de salut. Un mariage de ce genre n'est pas un obstacle à la communion même fréquente, à plus forte raison ne saurait-il empêcher ceux qui l'ont contracté de faire leurs pâques. Aussi ne sont-ce pas ceux-là que représente le troisième invité dont nous parlons, mais bien ces chrétiens victimes de mauvaises habitudes qui, soit dans le mariage, soit hors du mariage, leur en font rechercher les plaisirs sans en accepter les obligations et les charges.

III

Le serviteur revint et rapporta ces réponses à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : « Va vite sur les places et dans les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les infirmes et les boiteux. »

C'est un fait d'histoire que les premiers chrétiens se sont surtout recrutés parmi les pauvres, les ignorants, les esclaves et très probablement aussi parmi les malheureux et les infirmes qui, n'ayant pas ici-bas leur part de bonheur, se réjouissaient de la recevoir dans l'éternité.

Dédaigné par les princes des prêtres et les pharisiens orgueilleux, le banquet dressé par Notre-Seigneur eut pour premiers convives les apôtres et les gens de leur condition. Grâce à Dieu, aujourd'hui il vient à la sainte Table des convives de toutes les classes et de toutes les conditions, il n'est pas rare d'y voir s'agenouiller la servante à côté de sa maîtresse, l'ouvrier à côté de son patron, le simple soldat à côté de son capitaine, de son colonel et même de son général, le jeune étudiant à côté de ses professeurs.

Faut-il voir dans tous ces convives les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux dont parle notre Evangile ? Et pourquoi pas ? Eux-mêmes ne s'en défendent certainement pas. Ils savent qu'ils ont besoin de lumières et viennent les demander au Dieu de l'Eucharistie ; ils se savent chancelants dans le bien et tentés de boiter du côté du mal, ils viennent demander la grâce de rester fermes dans le chemin de la vertu ; ils connaissent leur pauvreté en mérites et en sainteté, ils viennent recevoir et s'approprier les mérites de celui qui est infiniment riche ; ils sont infirmes dans leur âme et dans leur corps, ils viennent à Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai. »

« Maître, dit le serviteur après avoir parcouru les rues et les places de la cité, j'ai fait selon vos ordres, mais il y a encore de la place. » Alors le maître dit à son serviteur : « Va dans les chemins et le long des haies et pousse les gens à entrer, afin que ma maison soit remplie, car, je vous le dis, aucun de ceux que j'avais invités ne goûtera à mon festin. »

Voilà bien, m. f., ce que fait la Sainte Eglise. Non contente d'amener à la sainte Table les chrétiens des nations civilisées, d'en faciliter l'accès à tous, même aux petits enfants, en se contentant d'exiger de ceux qui s'en approchent l'état de grâce et une intention droite, elle envoie ses missionnaires sur tous les chemins du monde, jusque dans la brousse des pays encore sauvages, pour en convertir les pauvres idolâtres, en faire des chrétiens et des convives pour le banquet eucharistique. Et vous savez, m. f., par les *Annales de la Propagation de la foi*, que ces nouveaux convertis ne sont pas ceux qui s'en approchent avec le moins d'empressement et le moins de ferveur.

Imitons-les, m. f., et ne méritons pas le terrible châtiment dont le père de famille de notre Evangile frappe les invités qui ont dédaigné son festin et lui ont infligé ainsi un cruel affront. Ne nous exposons pas, en nous tenant éloignés de la sainte Table pendant notre vie, à être privés même du saint viatique à l'heure de notre mort. Par notre empressement à nous approcher souvent et bien du banquet eucharistique pendant notre vie, méritons au contraire de voir l'Hôte divin de nos tabernacles venir consoler notre agonie et nous introduire lui-même à l'éternel banquet du ciel. Ainsi soit-il.

XXXVIII

3e Dimanche après la Pentecôte

BONTÉ DU CŒUR DE JÉSUS POUR LES PÉCHEURS

Mes frères,

Nous célébrons en ce troisième dimanche après la Pentecôte la solennité du Sacré Cœur. Or il est peu de pages dans l'Evangile qui expriment autant que celle que l'Eglise nous fait lire en ce dimanche, l'amour miséricordieux de ce divin Cœur pour les pécheurs. En deux paraboles très expressives, Notre-Seigneur nous y révèle combien vivement il désire la conversion des âmes égarées, quelle peine il se donne pour les ramener à Dieu et la joie que lui cause leur retour. Nous nous contenterons de méditer la première : celle de la brebis perdue.

I

Attirés par la bonté de Jésus, par sa miséricorde envers les coupables, sa compassion pour les in-

firmes et les affligés, les publicains et les pécheurs de toutes sortes accouraient vers lui, heureux de le voir, heureux surtout de constater, en l'entendant, que malgré leur déchéance il y avait encore espoir de salut pour eux. Les pharisiens, sans cesse en éveil pour trouver Jésus en faute, se scandalisaient en le voyant tolérer pareille compagnie autour de lui et même s'y complaire. « Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. »

Voilà bien le monde, m. f., avec sa méchanceté coutumière. Les vrais chrétiens n'approuvent pas le vice, certes, mais ils ne méprisent pas les malheureux qui en sont les victimes. Ils savent par expérience combien il en coûte de pratiquer la vertu et tout ce qu'elle demande d'efforts, et s'ils en voient autour d'eux qui n'ont pas eu le courage de faire ces efforts, ils sont indulgents pour eux et loin de les mépriser, loin de les piétiner parce qu'ils sont tombés, ils s'efforcent de les aider à se relever. Ce n'est pas ainsi qu'agit le monde. Ses partisans ne sont, pour la plupart, comme les pharisiens de l'Evangile, que des sépulcres blanchis, beaucoup d'entre eux valent souvent moins que les infortunés qu'ils méprisent ; mais parce que leur inconduite reste secrète, ils se croient bien supérieurs à ceux-ci et, comme les pharisiens de jadis, croiraient se déshonorer et devenir impurs en les fréquentant, en mangeant et en conversant avec eux. Mieux que cela : ils taxent d'imprudence les personnes charitables qui leur tendent la main pour les ramener au bien et les accusent de se compromettre en leur société.

Notre-Seigneur ne perd pas son temps à discuter avec ceux qui le blâment : il sait que ce serait inutile, tant est grande leur mauvaise foi. Il préfère aller chercher, une fois de plus, dans leur propre conduite sa justification : « Quel est celui d'entre vous, leur dit-il, qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt dix-neuf autres dans le désert pour s'en aller après celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve ? » Oui, supposez qu'une brebis de votre troupeau manque au moment où vous les comptez : est-ce que bien vite vous ne laissez pas à la garde de vos chiens ou d'un mercenaire ou dans le parc écarté où elles passent la nuit, toutes vos brebis fidèles, pour courir vous-même à la recherche de la brebis égarée ? Vous ne vous demandez pas si c'est par sa faute qu'elle s'est égarée, à cause de sa gourmandise, de son esprit d'indépendance ou de son humeur vagabonde ; c'est une de vos brebis, sa disparition constituerait pour vous une perte : cela suffit pour que vous couriez par monts et par vaux afin de la retrouver ; et quand vous l'avez retrouvée, loin de la brutaliser et de la châtier, ce qui pourrait la faire fuir davantage encore ou rendre son retour plus difficile, vous êtes heureux de la caresser, de la prendre même sur vos épaules pour la ramener au bercail. Et lorsque vous l'y avez déposée, votre joie est grande et vous éprouvez le besoin de la faire partager à tous vos amis.

Voilà ce que vous faites pour une pauvre brebis qui n'est qu'une créature sans raison et de peu de valeur, et vous vous scandalisez de voir un prêtre, un chrétien en faire autant pour sauver et ramener à Dieu des âmes qu'il a créées pour le connaître et l'aimer ?

II

Que répondirent les pharisiens à cette justification du Sauveur, je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est que Notre-Seigneur s'est admirablement dépeint en la personne de cet homme qui laisse là toutes ses brebis fidèles pour courir après l'égarée.

Il accomplit ce geste une première fois et d'une façon générale lorsqu'il vint du ciel sur la terre pour racheter les hommes. Innombrables sont les créatures raisonnables sorties de ses mains. Les hommes sont les dernières mises au monde par lui et très probablement aussi les moins parfaites. Or ces créatures dernières venues ont eu le malheur de s'égarer ; trompées par le démon, elles ont désobéi à Dieu, se sont vues exclues du paradis terrestre, en attendant qu'elles se voient également exclues du divin bercail, le ciel. Dieu va-t-il les abandonner à leur malheureux sort ? Non, les hommes sont ses créatures, il les aime, il veut leur bien. Aussi permet-il à son Fils unique, Notre-Seigneur, Dieu comme lui, autre lui-même par conséquent, de courir à leur recherche. Et Notre-Seigneur de quitter son paradis où tous les anges fidèles forment sa Cour, pour venir sur la terre à la recherche de sa centième brebis, l'homme coupable. De même que le berger à la recherche de sa brebis perdue se rend semblable à elle et imite ses bêlements pour gagner sa confiance et l'attirer plus sûrement, de même Notre Seigneur prend un corps et une âme semblables aux nôtres, il revêt toutes nos infirmités, afin de nous sauver plus efficacement. A peine venu au monde, il se met à notre recherche, il appelle les bergers par le ministère des anges, les mages par le moyen d'une étoile, les idolâtres à l'occasion de sa fuite en Egypte, ses compatriotes au cours de sa vie cachée par l'exemple de ses vertus. Enfin, pendant les trois ans de sa vie publique, il parcourt toute la Palestine à la recherche des brebis perdues d'Israël. Il a le bonheur d'en ramener un bon nombre : la conversion de Zachée, de Madeleine, de la Samaritaine le comble de joie ; mais ce sont toutes les âmes qu'il est venu chercher et sauver, et ce sont toutes les âmes qu'au cours de sa douloureuse Passion il charge sur ses épaules en portant sa lourde croix dont le fardeau est fait de tous les péchés du monde.

Oh ! le bon Pasteur ! Comme il fallait qu'il aime ses pauvres brebis perdues pour tant faire et tant souffrir afin de les sauver !

III

Mais, m. f., ce que Notre-Seigneur a fait pour sauver tous les hommes en général, il le fait pour chacun de nous.

Qui d'entre nous n'eut le malheur, un jour ou l'autre, de s'égarer dans les sentiers du mal ? Qui d'entre nous ne fut pendant quelques jours ou quelques semaines une brebis perdue pour le bon Dieu et pour le ciel ? A qui devons-nous d'être revenus dans le bon chemin, d'être redevenus les enfants, les brebis fidèles du bon Dieu, sinon à la bonté du Cœur de Jésus ? N'est-il pas vrai que chaque fois qu'il nous est arrivé de commettre un péché grave, il s'est mis à notre recherche sans tarder et que nous avons de suite entendu sa tendre voix qui nous rappelait de nos égarements ? Cette voix, c'était d'abord la voix de notre conscience, la voix du remords nous reprochant notre faute et nous en faisant entrevoir les dangereuses conséquences ; c'était la voix de parents, de supérieurs nous faisant des remontrances et travaillant à notre amendement ; c'était la voix du prêtre nous invitant à revenir à Dieu et, pour nous y encourager, nous rappelant l'infinie miséricorde de ce Dieu dont il tient la place et dont lui-même ne demande qu'à imiter l'indulgence et la bonté.

Et si nous avons eu la sagesse d'écouter ces voix et de répondre à leur appel, ah ! c'est alors que nous avons pu comprendre combien le Cœur de Jésus doit être rempli de miséricorde quand celui de ses prêtres en est lui-même si rempli. N'est-il pas vrai qu'ils ont tout fait pour vous faciliter l'aveu de vos péchés et vous le rendre moins humiliant ? Au lieu de reproches, ce sont des consolations et des encouragements qui sont tombés de leurs lèvres, des conseils charitables pour assurer votre persévérance. Oh ! oui, pour vous ramener dans le bercail du bon Dieu, ils vous ont vraiment chargé sur leurs épaules, ils ont pris pour eux toute la peine, ne vous laissant à vous que la joie d'être rentrés en grâce avec Dieu.

Mais cette joie, il est quelqu'un qui la ressent encore plus que vous : c'est Notre-Seigneur, heureux de voir que ses souffrances et sa mort ne vous seront pas inutiles ; c'est le prêtre qui en son nom fit descendre le pardon sur vous ; ce sont les membres de votre famille, votre mère, votre épouse, vos enfants, qui depuis longtemps peut-être priaient pour votre conversion ; ce sont tous les bons chrétiens, heureux de voir que vous êtes redevenu l'un des leurs ; ce sont tous les saints du ciel, enfin, qui voient maintenant en vous un frère qui un jour viendra grossir leur nombre et partager leur bonheur.

M. f., ménageons-nous cette joie et procurons-la aux autres en revenant à Dieu si nous sommes éloignés de lui. Et si nous avons le bonheur d'être dans sa sainte grâce, que notre joie n'en soit que plus grande, puisque, semblables aux anges, nous pouvons avec eux nous réjouir de la conversion des autres. Ainsi soit-il.

XXXIX

Sacré-Cœur

POURQUOI LE CŒUR DE JÉSUS FUT OUVERT

Mes frères,

L'Eglise a choisi comme Evangile pour la fête du Sacré-Cœur que nous célébrons, la page de l'Evangile de S. Jean où est raconté le geste du soldat enfonçant sa lance dans le côté de Notre-Seigneur et ouvrant du même coup son divin cœur. Pourquoi ce geste inutile, puisque Jésus était mort ? Pourquoi ce coup cruel qui ne fit plus souffrir Notre Seigneur, sans doute, mais qui retentit si douloureusement dans le cœur de sa mère et de tous ses pieux amis qui en furent les témoins ? L'Evangile de ce jour nous en fournit plusieurs raisons, les saints Docteurs nous fourniront les autres.

I

Notre-Seigneur fut crucifié un vendredi, veille du sabbat, qui était le jour de repos chez les Juifs. Ce jour-là, les œuvres serviles étaient si sévèrement interdites qu'il n'était pas permis de faire la moindre chose, même de préparer les aliments : on le faisait la veille, qui pour cette raison portait le nom de « Jour de la préparation, *Parasceve.* » Le sabbat qui suivit la mort de Jésus était plus solennel encore que les autres et devait être respecté plus rigoureusement aussi, parce qu'il tombait dans la solennité de la Pâque. Des corps en croix à pareil jour eussent souillé la fête et troublé la joie qu'elle devait inspirer. Il fallait donc les enlever dès le vendredi et pour le faire il ne restait plus que peu de temps, puisque Notre-Seigneur mourut à la neuvième heure, c'est-à-dire à trois heures du soir, et que le sabbat, comme tous les jours chez les Juifs, commençait à six heures du soir. Comme les crucifiés n'avaient sans doute pas encore rendu le dernier soupir, il fallait hâter leur mort en leur rompant à coups de barre de fer les jambes, comme il était d'usage chez les Romains.

Sur la requête des Juifs, Pilate envoya donc des soldats pour accomplir cette sinistre besogne. Arrivés sur le Calvaire, ceux-ci examinèrent les suppliciés : les deux larrons qui avaient moins souffert que notre divin Sauveur et n'avaient pas perdu comme lui une partie de leur sang avant d'être attachés à la croix, respiraient encore. Ils exécutèrent donc sur eux la consigne qu'ils avaient reçue et leur brisèrent les jambes, afin de les achever et d'éteindre en eux le dernier souffle de vie par ce coup de grâce.

Ayant ensuite examiné Jésus, ils s'aperçurent qu'il était déjà mort. Ceux qui étaient là, du reste, et qui avaient vu la divine Victime incliner la tête et expirer, Marie, S. Jean, les saintes femmes, durent leur en faire la remarque, afin d'épargner

au Maître ce nouvel outrage. Malgré la consigne qu'ils avaient reçue, ils ne lui brisèrent donc pas les jambes, mais voulant néanmoins s'acquitter de leur mission, s'assurer que, conformément aux apparences, Jésus était bien mort et pouvoir en témoigner, l'un d'eux plongea sa lance dans son côté; celle-ci pénétra jusqu'au cœur et il en sortit du sang et de l'eau, preuve évidente que la mort avait fait son œuvre.

II

S. Jean, qui nous rapporte ces faits, nous en fournit plusieurs raisons. Les soldats n'ont point brisé les jambes de la sainte Victime, parce que Jésus est le nouvel agneau pascal mis à mort pour le salut du monde et dont se nourriront désormais les chrétiens. Or, S. Jean le remarque, Moïse avait bien recommandé aux Hébreux de ne point briser les os de l'agneau qu'ils immoleraient. Comme la réalité doit ressembler à la figure, le véritable agneau de Dieu ne devait pas être traité autrement que l'agneau qui le représentait depuis quinze cents ans. (Ex., XII, 46).

Le côté de Jésus fut transpercé et son cœur ouvert pour la même raison. Le prophète Malachie (XII, 10) avait prédit qu'il en serait ainsi. La volonté de Dieu doit s'accomplir plutôt que les ordres de Pilate, et voilà pourquoi les soldats ne brisent pas les jambes du divin Supplicié comme le gouverneur le leur a commandé, mais lui percent le cœur, comme Dieu par la bouche de Malachie l'a prédit.

Et pourquoi S. Jean relate-t-il ces deux circonstances avec tant de soin, insistant sur le fait qu'il en a été le témoin et que par conséquent son témoignage est véritable et doit être cru? Parce que le fait pour Notre-Seigneur d'avoir accompli les prophéties, même après qu'il a rendu le dernier soupir, prouve bien qu'il est le Messie qu'annonçaient ces prophéties, prouve bien qu'il est Dieu. De son vivant, il pouvait à la rigueur adapter sa vie et ses actes aux prophéties de manière à paraître les réaliser, mais comment pouvait-il le faire après sa mort? Pas plus qu'il n'eût pu le faire avant sa naissance s'il n'eût été Dieu.

S. Jean raconte avec soin les faits contenus dans notre Evangile et Notre-Seigneur les a permis parce qu'ils prouvent de façon indubitable sa résurrection. Pour ressusciter, il fallait qu'auparavant il fût mort véritablement, autrement son retour à la vie, ou plutôt à la santé, n'eût été qu'une guérison, qu'une convalescence quelconque. Pour qu'aucun doute ne puisse être élevé au sujet de sa mort, Notre-Seigneur a donc voulu qu'elle fût constatée officiellement; mieux que cela: il voulut que les soldats de Pilate lui infligeassent un coup qui à lui seul eût suffi à donner la mort.

Quelle bonté de la part de Notre-Seigneur et comme il n'épargne rien, pas même son Sacré Cœur, pour étayer la foi qu'il exigera de nous en sa résurrection!

III

Mais Notre Seigneur a voulu que son Sacré Cœur fût ouvert pour d'autres raisons encore.

Il l'a voulu pour nous montrer l'excès de sa charité. De son vivant, son divin cœur avait eu réellement pour nous des battements pressés, pour nous il avait subi l'impression de toutes les passions généreuses, pour nous on l'avait vu tour à tour ému, agité, troublé, angoissé, frémissant à la pensée de nos âmes; c'est lui qui avait été l'inspirateur de tout le dévouement que Notre-Seigneur nous a témoigné, de tous les sacrifices qu'il a faits; c'est par lui qu'avait passé tout le sang qu'il répandit pour nous. Afin que de ce sang il n'y ait pas une goutte qui n'ait été versée pour notre salut, il veut qu'après sa mort son divin cœur soit ouvert et que le peu de sang qui s'y trouve encore s'en échappe. Après cela, l'apôtre pourra dire en toute vérité que Jésus nous a aimés jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière goutte de son sang, et Jésus lui-même, en nous montrant son cœur, pourra nous dire: « Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes. »

Jésus a voulu encore que son cœur soit ouvert pour qu'en naisse son Eglise. Lorsque Dieu eut créé le premier Adam, il lui envoya un sommeil mystérieux et tira pendant son sommeil une de ses côtes dont il façonna le corps d'Eve. Après l'avoir douée d'une âme, il la donna pour compagne à Adam qui, en la recevant, dit: « Voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. » Le second Adam, Notre-Seigneur, veut que son épouse, l'Eglise, ait la même origine; il veut qu'elle aussi soit tirée de son côté, tirée de son cœur, lavée dans son sang, pure et sans tache.

Jésus a voulu enfin que son cœur soit ouvert afin qu'il soit la source des sacrements. Tous sont l'effet de son amour et le prix de son sang, mais le sang et l'eau qui découlèrent de ce cœur adorable nous rappellent tout spécialement le sacrement de baptême dont l'eau est la matière, et le sacrement d'eucharistie qui renferme le précieux sang de Notre Seigneur. C'est en souvenir du sang et de l'eau qui coulèrent du cœur transpercé de Notre-Seigneur qu'au saint sacrifice on mêle un peu d'eau au vin versé dans le calice. Combien ces considérations doivent nous rendre précieux les sacrements que l'Eglise nous confère, et avec quel soin nous devons en approcher, puisque, chaque fois que nous les recevons, c'est le sang sorti du Sacré-Cœur de Jésus qui se répand sur nos âmes pour les purifier, les fortifier et les sanctifier toujours davantage!

J'ajoute, en terminant, que Notre-Seigneur a voulu que son cœur soit ouvert pour que nous y trouvions un asile et un refuge assuré pendant cette vie et surtout à l'heure de la mort. C'est lui-même qui en donne l'assurance à sa fidèle confidente, sainte Marguerite-Marie. « Le Sacré-Cœur, écrit celle-ci, m'a fait connaître que le désir qu'il a d'être connu, aimé et honoré des hommes est si

excessif qu'il promet à tous ceux qui se consacreront et se dévoueront à lui pour lui donner ce plaisir, qu'il ne les laissera jamais périr, qu'il leur sera un asile assuré contre toutes les embûches de leurs ennemis, mais surtout à l'heure de la mort, qu'il les recevra amoureusement dans ce divin cœur, mettant leur salut en assurance. »

Quelle consolante promesse ! Efforçons-nous tous, m. f., de mériter qu'elle se réalise pour nous. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

(24 Juin)

SA GRANDEUR

Mes frères,

Entre tous les saints, S. Jean-Baptiste, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, nous apparaît avec une auréole spéciale.

I

C'est l'enfant du miracle, né lorsque ses parents étaient déjà avancés en âge. L'archange Gabriel vient annoncer sa future naissance et en même temps il indique ce que sera cet enfant. Il s'appellera Jean, c'est-à-dire la grâce de Dieu, la miséricorde du bon Dieu. Il sera grand devant le Seigneur. Le St-Esprit le sanctifiera dès le sein de sa mère et beaucoup se réjouiront à sa naissance.

Pourquoi donc se réjouiront-ils ? Parce que sa naissance sera l'annonce de l'apparition prochaine du Soleil de Justice, N.-S. Jésus Christ, et par conséquent l'annonce de la fin de l'état malheureux où gémit l'humanité.

S. Jean, en effet, a eu le privilège insigne d'être le précurseur du Messie. Il a eu pour mission d'annoncer sa venue, de préparer les cœurs des hommes à le recevoir. Il a été la voix annoncée par les Prophètes, la voix qui devait crier : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers, et que toute chair voie le salut de Dieu ! » Et en entendant les accents de sa parole, beaucoup d'enfants d'Israël se convertirent au Seigneur ; beaucoup qui étaient auparavant aveugles et incrédules, ouvrirent les yeux à la vérité et reconnurent leurs égarements.

Quelle gloire pour lui que cet apostolat ! Quelle gloire d'avoir été aussi directement associé à l'œuvre de la Rédemption ! Son nom mérite d'être cité à côté de la Mère de Jésus, Marie, et de son père nourricier, Joseph.

II

Grand par sa mission, S. Jean-Baptiste le fut aussi par l'excellence de ses vertus. Deux vertus lui furent particulièrement chères : l'humilité et la pénitence.

L'humilité, comme il l'aime ! Etonnés de ce qu'ils entendaient raconter de lui, les prêtres et les lévites lui envoient une ambassade pour lui demander s'il n'est pas le Christ, s'il n'est pas au moins Elie. Il se hâte de protester qu'il ne l'est pas. Il n'accepte pas même le titre de prophète, lui dont le Sauveur a dit pourtant qu'il était plus qu'un prophète. Loin de céder aux suggestions de l'amour-propre, il ne songe qu'à exalter le Christ, qu'à célébrer son ministère, sa puissance, son baptême. Il se rabaisse en comparaison de lui : « Il faut qu'il grandisse et que je diminue, » déclare-t-il. Il se fait petit quand il parle de lui : il s'appelle sa voix, son écho affaibli. Il proclame même qu'il n'est pas digne de lui rendre les plus humbles services, de délier les cordons de sa chaussure.

La pénitence, il l'a poussée aussi jusqu'aux dernières limites. Qui dira les austérités dont le désert fut témoin ? Il n'accordait jamais rien à la sensualité : prédicateur de la pénitence, précurseur de l'Agneau qui devait être immolé, il ne cessa pas de crucifier sa chair. Son vêtement était fait de poil de chameau, dont le tissu grossier ne pouvait que blesser son corps délicat. Sa nourriture, chose presque incroyable, mais qui nous est attestée par les Evangélistes, se composait uniquement de sauterelles et de miel sauvage, dont la saveur est fortement âpre, et encore mangeait-il si peu que Jésus a pu dire qu'il vivait comme un ange, ne mangeant ni ne buvant. Enfin le repos nécessaire, il ne le prenait que sur la terre nue, sur la terre dure, dans les anfractuosités des rochers. Et cette vie mortifiée, il la mena non pas quelque temps seulement, mais toujours depuis sa tendre enfance jusqu'à sa mort.

III

Grand par sa mission, grand par ses vertus, il ne le fut pas moins par sa fin héroïque. Il aurait manqué quelque chose à sa gloire s'il était mort au milieu de l'enthousiasme des foules qui l'acclamaient comme leur maître sur les bords du Jourdain. Mais le martyre vient lui donner sa dernière consécration.

Hérode, prince cruel et corrompu, outrage la morale : il se livre, s'abandonne aux sollicitations de la passion, de sorte que sa conduite devient un scandale pour son peuple, qui s'en afflige, mais n'ose pas faire entendre sa voix. Jean-Baptiste se lève alors pour venger la conscience publique. Il se présente devant ce prince, au nom de la vertu outragée. Il n'ignore pas que sa protestation va déchaîner la haine contre lui, qu'on ne cherchera plus qu'à le perdre : n'importe ! il est prêt à tout, même au sacrifice de sa vie.

Dans ces dispositions, il fait entendre à plusieurs reprises, sans se laisser effrayer, la parole qui flétrit le vice : « *Non licet*, cela ne vous est pas permis ! » Cette parole lui vaut l'honneur de la prison : mais la prison suffit-elle pour satisfaire la haine ? Il lui faut davantage, et c'est alors qu'un sicaire est envoyé pour trancher la tête de Jean-Baptiste, et qu'Hérodiade s'acharne à percer

la langue de la victime à coups d'aiguille, comme pour le punir, même après sa mort, de la noble hardiesse de son langage : cruelle, mais digne fin d'une existence toute consacrée à Dieu.

IV

M. f , quelles leçons pouvons nous tirer de cette vie ?

D'abord, soyons, nous aussi, des précurseurs de N.-S. Jésus-Christ dans les âmes, des apôtres, cherchant à faire connaître et aimer de plus en plus ce divin Maître autour de nous par notre conduite, notre piété, en un mot, par l'édification de notre vie.

Imitons ensuite les vertus de ce grand saint. Soyons humbles. Nous est-il si difficile de l'être ? Qu'avons-nous dont nous puissions tirer vanité, comme ne le tenant que de nous ? Ayons donc d'humbles sentiments de nous-mêmes, reconnaissant notre néant et supportant sans peine de voir les autres nous surpasser.

Soyons en même temps mortifiés, non pas certes que nous ayons à pratiquer les extraordinaires austérités de S. Jean-Baptiste, mais mortifiés en acceptant de bon cœur les souffrances inévitables de notre situation, les contrariétés inséparables de la vie, surtout la dure loi du travail : voilà les mortifications que Dieu nous demande.

Enfin, soyons généreux, comme S. Jean-Baptiste, jusqu'à l'immolation de nous-mêmes. Malgré nos efforts pour la combattre, la nature corrompue nous demandera de lui faire des concessions, des concesssions coupables ; eh bien ! répondons-lui : « *Non licet,* il ne m'est pas permis de t'accorder cette satisfaction ! » et ce disant, ayons le courage de couper, de trancher dans le vif de notre cœur.

* *

O glorieux S. Jean-Baptiste, dont la naissance a été et est encore une cause de si grande joie pour les hommes, obtenez nous de pratiquer vos vertus, obtenez-nous d'imiter votre générosité dans la résistance au mal et de travailler pour notre part à faire aimer Jésus ! Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

XVII

JÉSUS RETROUVÉ DANS LE TEMPLE

Mes frères,

Après la mort d'Hérode, un ange du Seigneur apparut à Joseph et lui dit : « Lève toi, prends l'Enfant et sa mère et va dans la terre d'Israël. Ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. » Joseph s'étant levé, prit l'Enfant et sa mère et vint dans la terre d'Israël. (Math., II, 19 21). La Sainte Famille se fixa à Nazareth, y menant une vie de silence, de retraite, de prière. L'Enfant Jésus grandissait et l'Esprit de Dieu commençait à se manifester en lui. L'Evangile ne nous rapporte de cette paisible existence qu'un seul fait.

Jésus avait douze ans. A cet âge, les jeunes Juifs commençaient à être astreints à l'observance de la Loi Il fallait conduire Jésus au Temple pour qu'il inaugurât cette nouvelle phase de sa vie terrestre. Joseph et Marie n'y manquèrent pas. Ils remplirent pour lui et avec lui les cérémonies prescrites et, quand la fête fut terminée, ils reprirent le chemin de Nazareth.

Dans la ville encombrée de pèlerins, les caravanes ne se formaient pas sans difficulté. D'ordinaire les hommes prenaient la tête et formaient aussi l'arrière-garde. Les enfants allaient, soit avec leur père, soit avec leur mère, comme ils voulaient. Le soir, quand on arrivait à la première halte, les familles se retrouvaient au complet pour le repas du soir et la nuit.

Jésus ne se joignit pas aux siens, mais demeura dans la Ville sainte, à l'insu de ses parents Le soir donc, quand on s'arrêta, en vain Joseph et Marie le cherchèrent partout. Ils ne purent le retrouver. Alors ils reprirent tristement le chemin de Jérusalem.

Comment exprimer les souffrances de Joseph et de Marie, durant ces trois jours de recherches dans Jérusalem, autour du Temple, parmi les ruelles, qui montent et descendent, et cela sans retrouver Jésus ? Comment exprimer leur inquiétude ? Ils devaient protéger l'Enfant confié à leurs soins. Depuis Noël, Marie avait rendu à son Fils tous les devoirs d'une mère ; elle l'avait bercé, soigné, il avait dormi dans ses bras, elle l'avait porté sur la route de l'Egypte. Jamais elle n'avait vécu éloignée de lui.

Après trois jours, Joseph et Marie entrent dans le Temple. Ils y trouvent Jésus assis au milieu des docteurs, les écoutant avec respect et les interrogeant avec une sagesse qui les étonne chez un enfant. Jésus est retrouvé Joseph et Marie avaient perdu Jésus sans qu'il y eût aucune faute de leur part. L'enfant divin avait échappé volontairement à la vigilance des siens et s'était perdu lui-même. Combien d'âmes perdent Jésus par leur faute, par le péché !

I

Pour un chrétien, Jésus c'est tout. Le perdre, c'est tout perdre. Essayons de nous faire une idée de la gravité du péché et de ses terribles conséquences pour l'âme qui le commet.

La grande merveille du baptême, c'est qu'il nous introduit dans la famille de Dieu et fait de nous ses enfants. Voyons ce que le péché fait de cette dignité incomparable. Il répond à l'amour de Dieu par une désobéissance, une ingratitude et un sacrilège.

Ce qui fonde la propriété, c'est le travail. En ce monde, tout appartient à Dieu, parce que tout vient de lui. Sa puissance a fait sortir les êtres du néant et sans sa divine intervention ils s'y abîme-

raient de nouveau. Les anges, les hommes sont à Dieu à un double titre. Parce que ses créatures d'abord. Dieu est esprit, c'est lui qui a peuplé le ciel d'esprits. L'homme appartient à Dieu par son corps et son âme Son âme fut l'œuvre directe du Très-Haut. Les parents fournissent à l'âme son seul vêtement de chair. Le corps de l'homme appartient à Dieu, comme l'eau à la source. Les mains divines façonnèrent le corps du premier homme. Si quelque chose n'appartenait pas au Seigneur, cette chose serait en dehors de son domaine qui, dès lors, ne serait plus universel ; Dieu, n'étant plus le maître absolu, ne serait plus Dieu.

Le Très-Haut a ajouté à ces biens celui de la vie surnaturelle, cadeau royal que sa bonté a fait aux anges et aux humains. Le péché est une chose affreuse, puisque c'est la révolte de serviteurs contre leur maître, de fils contre leur père. Avant d'admettre les anges à contempler sa beauté souveraine, Dieu voulut les soumettre à une épreuve. Il leur montra, croit-on, dans le lointain des temps, son Fils unique devenu homme, vrai Dieu caché sous une enveloppe de chair, et ordonna aux anges de l'adorer.

Le précepte pouvait paraître dur, plus difficile que la soumission à nous demandée en face de l'Hostie. Là, derrière ce qui semble du pain, Jésus est présent tout entier, corps et âme, divinité. Notre foi l'affirme, nous le croyons. Pour nos sens, il n'y a qu'une apparence de pain, pour la foi c'est le corps et le sang d'un Dieu. L'abîme est moins grand qu'entre la matière et l'esprit. Or c'est devant un Homme-Dieu que le Très-Haut voulait courber les anges dans une respectueuse adoration. Ce mystère parut trop haut pour leur orgueil, trop humiliant pour de purs esprits : « *Non serviam !* » Aussi un certain nombre proclamèrent qu'ils ne se courberaient pas.

Créés par Dieu, nos premiers parents avaient été placés dans le paradis terrestre, où ils avaient tout à souhait. Mais le bon Dieu avait mis des conditions à la stabilité de leur bonheur : la défense de ne pas manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Le tentateur se présente : « Non, vous ne mourrez pas, assure-t-il. Mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » (Gen., III, 5).

Connaître le bien et le mal, quelle perspective enviable ! Mais l'ordre divin était formel. Il fallait choisir, choisir entre le souverain bien ou une parcelle de bonheur. L'homme désobéit, se révolte et répète le *Non serviam* des anges damnés.

Nous pourrions penser que les ordres divins n'étaient pas pénibles à observer. Ceux que Dieu nous impose à nous ne le sont pas davantage. Que nous demande notre souverain Seigneur ? D'observer les commandements du Décalogue et ceux de l'Eglise. Et n'avons nous pas répété souvent le mot de Lucifer : « *Non serviam !* Je n'obéirai pas ! » Nous n'avons pas crié notre révolte de bouche, c'est vrai, mais par nos actes, ce qui revient au même. Nous avons fait notre choix entre Dieu et notre volonté.

Le péché est aussi une ingratitude. Dieu s'était montré à l'égard des anges d'une libéralité extrême. Il les avait faits merveilleusement beaux. Il leur donnait la perspective d'un bonheur sans limites. C'est du plus favorisé d'entre eux qu'est venue la révolte et l'ingratitude : de Lucifer. Nos premiers parents avaient de même été comblés par Dieu comme nous. Or nous nous servons contre lui des dons que nous avons reçus, de notre corps, de notre âme, de notre intelligence, de la création.

Ingratitude, le péché est aussi une profanation. Nous nous indignons de la conduite du roi Baltazar, qui, dans une nuit d'orgie, fit apporter les vases sacrés du Temple de Jérusalem et s'en servit dans un festin. Nous nous indignons au récit des usages auxquels des sociétés secrètes livrent nos vases sacrés, les calices qui ont contenu le sang du Christ, les ciboires qui lui ont servi de demeure. L'âme du chrétien, par la grâce, est un ciboire. Notre corps est le temple du Saint-Esprit. Une église était en flammes et dans le tabernacle un ciboire était demeuré ; un jeune homme s'élance courageusement et rapporte le ciboire rempli d'hosties qu'il avait sauvé. Quand la tentation vient harceler notre âme, avons-nous songé que nous étions des tabernacles vivants qu'il fallait sauver du péché ?

Au moment de notre baptême le prêtre a dit au démon : « *Exi ab eo, immunde spiritus.* » Sur l'ordre du ministre de Dieu, l'ange mauvais s'est retiré. Mais il espère revenir réintégrer ce domicile d'où il a été chassé. Quand un chrétien, séduit par de capiteuses jouissances, de magnifiques promesses que le démon fait miroiter à ses yeux, cède à la tentation, il se passe une chose terrible : ce chrétien retourne contre l'Hôte divin de son âme les paroles du baptême et chasse Dieu : « Sortez de moi, Esprit-Saint, et laissez la place au démon. » Pécher gravement, c'est chasser Dieu de son âme, perdre Jésus.

II

Le péché tue. Le grand obstacle à la vie, l'ennemi de la vie, n'est-ce pas la mort ? Comme le corps, l'âme peut aussi mourir. La vie reçue au baptême peut en elle subitement cesser. C'est qu'en effet le chrétien est un vivant, non seulement au même titre que les autres hommes, mais encore parce qu'il possède quelque chose de plus qu'eux, une vie supérieure, une vie divine que le baptême lui a donnée. Cette vie, tant que nous sommes sur la terre, peut se perdre. Nous pouvons mourir à la vie surnaturelle.

Le péché cause cette mort. Dans l'Evangile, Notre-Seigneur emploie une comparaison très simple pour nous faire comprendre cette vérité : la comparaison du cep et des sarments. Tant que le sarment est uni au cep, la sève coule du cep en

lui et le vivifie, lui fait produire non seulement des feuilles, mais des fruits. Que ce sarment soit détaché du cep, qu'il cesse d'être en communication avec les réserves vitales qui lui viennent du cep, ses feuilles se flétrissent, ses fruits sèchent, le sarment meurt. La source de la vie surnaturelle pour un chrétien, c'est le Christ. Dans la mesure où un chrétien est uni au Christ, dans cette même mesure il vit surnaturellement. Le péché détruit l'union et fait cesser la vie surnaturelle. Dans l'âme, le péché grave cause la mort.

Par la grâce, entre Dieu et l'âme s'établissent de mystérieuses relations, se fonde une délicieuse amitié. La volonté du Très-Haut est que cette amitié demeure. Dans ce but, le Sauveur est né dans une crèche, a vécu de longues années à Nazareth, est mort sur la croix. Les sacrements n'ont d'autre but que de renouer cette amitié quand le péché grave l'a rompue ou de la resserrer davantage, de mieux nous unir à Dieu. Le péché grave rompt l'amitié. D'amis nous devenons ennemis de Dieu. Et si la mort nous fixe dans cet état, comme les mauvais anges, comme les damnés, nous serons pour toujours ennemis de Dieu.

Le péché ne tue pas seulement l'âme, il tue le corps. C'est par le péché que la mort est entrée dans le monde. La mort est le châtiment du péché. Rien de plus certain. La Bible le proclame dans ses premières pages : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. » (Gen., II, 17). Le premier homme désobéit. Dieu rappelle aussitôt le châtiment qui lui sera infligé : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras pas, ... c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras le pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, parce que c'est d'elle que tu as été pris. Car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » (Gen., III, 17-19). Le châtiment s'exécute. Les éléments divers dont le corps humain est formé tendent à se dissocier et cette dissociation s'opère chaque jour. Il arrive un moment où la lézarde est telle que la maison s'écroule : c'est fini, la mort a fait son œuvre et l'âme paraît devant Dieu.

Le péché tue, non seulement parce qu'il a introduit la mort dans le monde, mais c'est une loi d'expérience que nos péchés personnels hâtent souvent l'usure du corps. En cédant à leurs passions, à leurs mauvais instincts, les hommes gaspillent leur capital de vie, ils accélèrent le moment de leur trépas. Il y a dans le cœur et le sang humains des instincts avides et furieux et une soif de joies mauvaises qui ne cessent de nous dévorer. Celui là marche vers toutes les maladies, vers la vieillesse précoce et vers la mort, qui suit la pente. « L'homme ne meurt pas, il se tue, » a-t-on dit. Ouvrez les journaux, et vous constaterez que le péché cause chaque jour la mort à quantité de personnes. Plus une civilisation se corrompt, plus aussi les crimes se multiplient avec les péchés. On sacrifie la vie des autres pour un peu d'argent, on sacrifie la vie des autres parce qu'ils sont des concurrents de plaisir. Toujours le péché, qui sème la mort autour de lui.

Autre conséquence du péché : il dépouille. Un seul péché mortel anéantit les mérites acquis. Actes de pénitence, prières ferventes, sacrifices généreux, efforts, combats, bonnes œuvres de toute nature, tout cela ne compte plus. Le jour où il pèche gravement, l'homme est dépouillé de tous ses mérites antérieurs, eût-il jusque-là vécu saintement. Il subit le sort de ces prisonniers que l'on fouille, auxquels on prend tout ce qu'ils ont de précieux, auxquels on ne laisse que des guenilles. Ce dépouillement est l'œuvre du péché.

Tant que l'âme demeure dans son état de rébellion à l'égard de Dieu, il lui est impossible de mériter : « Quand je distribuerais, nous dit S. Paul, toutes mes richesses aux pauvres et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité (si je ne suis pas en état de grâce), tout cela ne sert de rien. » Pécher gravement, c'est tout perdre, maintenant et à l'avenir, tant qu'une sincère contrition ne nous a pas réconciliés avec Dieu.

Quel terrible malheur de pécher gravement, de perdre Jésus ! Demandons à la T. S. Vierge, par les angoisses maternelles qu'elle a ressenties durant trois jours, de nous obtenir de persévérer dans la grâce de Dieu, de ne pas perdre Jésus, son divin Fils, et de le faire retrouver aux pauvres pécheurs. Ainsi soit-il.

XVIII

LA VIE A NAZARETH

Mes frères,

Arrêtons-nous de nouveau à l'épisode de la vie de Jésus que nous avons médité hier. Ce ne doit pas être sans raison que l'Evangile, si sobre de détails, nous rappelle tout au long le premier voyage de Jésus adolescent à Jérusalem. Cet âge, en effet, est important. A douze ans, l'enfant entre dans la vie ; à douze ans, il doit déjà choisir, et le terrible ennemi des âmes rôde autour de lui.

Chez les Juifs, à douze ans, l'enfant devenait sujet de la loi mosaïque. Vers cet âge, chez les Romains, l'enfant était revêtu de la robe prétexte, qui marquait son entrée dans la vie de la cité. Chez les chrétiens, un peu avant cet âge, une retraite, la première souvent, prépare l'enfant à la rénovation des vœux de son baptême ; les engagements pris en son nom, il doit les ratifier librement.

C'est une joie pour les parents de voir grandir leurs enfants ; c'est aussi un sujet d'inquiétude : l'enfant quitte la maison pour entrer à l'atelier, au collège... Plus heureuse, la T. S. Vierge assista continuellement aux progrès de Jésus : « L'enfant grandissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et

la grâce de Dieu était sur lui. » (Luc, II, 40). Demandez à la T. S. Vierge, parents chrétiens, de vous aider à mieux comprendre vos obligations.

I. — *La mère : ses devoirs*

Le chef-d'œuvre de la puissance de l'amour de Dieu dans ses œuvres terrestres, c'est le cœur de la mère. Aussi, quand le Très-Haut voulut donner une idée de son amour, quand il voulut faire comprendre à l'homme l'océan de sa miséricorde et de sa bonté, il se compara à une mère : « Comme une mère aime ses enfants, ainsi je vous consolerai et vous porterai sur mes genoux, et votre cœur reviendra à la joie. »

La mère est ici-bas l'image de la Providence de Dieu. Aussi, avec raison a-t-on dit qu'en ce monde le paradis était aux pieds des mères. C'est une atmosphère céleste que l'on respire près d'une mère profondément chrétienne. Elle laisse dans l'âme un souvenir idéal, un souvenir qui s'attache aux gestes, aux actes que nous lui avons vu faire. Les genoux d'une mère sont le premier autel ; sur ces genoux s'apprennent les premières prières, les premières connaissances religieuses, et l'attention de l'enfant s'éveille aux invisibles réalités. Heureuses les mères qui laissent à leurs enfants de tels souvenirs !

Avec intérêt la sœur de Moïse suivait la nacelle de jonc portée sur le Nil, qui contenait le jeune Moïse, le libérateur du peuple hébreu. Au bord des berceaux sur lesquels ils se penchent, les parents se posent cette question : « Qu'adviendra-t-il du mignon chérubin, de cette petite âme si frêle, si délicate, devant qui s'ouvre la vie ? » Il en adviendra la plupart du temps ce qu'aura voulu sa mère. De l'enfance, comme des semailles, dépend la moisson, l'âge mûr. Quand une jeune fille a été bien élevée, si elle est docile, pieuse, elle élèvera elle-même des enfants à sa ressemblance. Tel père, tel fils. Combien le proverbe est encore plus vrai quand il s'agit de la mère !

Former des hommes, tel est le rôle sacré des mères ; former des saints, le rôle des mères chrétiennes. La Providence a d'ordinaire placé une mère profondément religieuse près du berceau des saints. C'est à une mère chrétienne, Blanche de Castille, que la France doit le plus illustre et le plus vertueux de ses rois. C'est à une mère chrétienne, Isabelle Romée, qu'elle doit sa pieuse libératrice, sainte Jeanne d'Arc. C'est aux larmes d'une mère que l'Eglise doit un de ses grands docteurs : S. Augustin. Le vase garde longtemps le parfum de la première liqueur qui y fut versé ; pour le cœur de l'homme, il en est ainsi. Tel est le sublime rôle de la mère chrétienne : après avoir donné à ses enfants la vie naturelle, veiller sur leur âme, garder en eux la vie de la grâce, et la faire recouvrer par les prières et leurs larmes si leur enfant s'écarte du droit chemin.

La dignité de la mère est comparable à une sorte de sacerdoce. Il n'y a pas de sacerdoce sans sacrifice ni prières. Des sacrifices ! la mère doit en accepter tous les jours de sa vie. Non seulement pour mettre au monde son enfant. A cet enfant elle sacrifie tout, son repos, sa santé, sa vie même. Quel assujettissement ! Sacrifice de la prière aux heures graves surtout où l'enfant, son enfant, doit prendre des décisions, s'orienter.

Il est un devoir que la mère ne doit pas oublier : celui de la surveillance de l'enfant et du jeune homme De même qu'on écarte avec soin tout ce qui pourrait nuire à la vie et à la santé de l'enfant, il faut aussi éloigner tout ce qui viendrait ruiner sa vie surnaturelle : les lectures, les fréquentations.

Un moderne a écrit des lignes très dures à l'adresse des mères oublieuses de ce devoir. « O mères, vous dormez bien tranquilles par les longues nuits d'hiver ; s'il vous arrive de vous réveiller, vous vous rendormez paisiblement. N'avez-vous jamais de rêves qui vous troublent ? Ne vous êtes-vous jamais, en un affreux cauchemar, transportées là où se trouvaient vos enfants, vos fils, là où à cette heure ils s'attardaient encore ? N'avez-vous pas connu d'insomnies... en attendant le retour de votre grand garçon ? Vous êtes-vous demandé d'où il pouvait venir à cette heure ? Insouciantes, vous attendez votre café au lait et votre croissant bien chaud, alors que votre fils est en train de perdre son âme et peut-être son corps. » Perdre son âme, nous l'avons vu hier, c'est la laisser devenir la proie du péché, donc du démon.

Veillez, mères, afin que vos enfants ne chassent pas Dieu de leur cœur. Veillez afin qu'en face de l'autel dressé dans leur âme au vrai Dieu, ils n'élèvent pas un autel aux idoles : idoles de chair, par des affections naturelles et sensibles ; idoles d'argent, par leur avarice, leur attachement aux biens de ce monde ; idoles d'orgueil, par leur ambition, leur désir de paraître, d'être remarqué. Ce double culte est illégitime, car il est impossible de servir deux maîtres en même temps.

Joseph et Marie s'aperçurent le soir de la perte de Jésus et les voilà qui, sans tarder, se remettent en chemin. Chaque jour, en effet, la distance augmente, les difficultés grandissent. Il ne faut pas perdre de temps. Quelle joie pour une mère de voir son enfant revenir à Dieu !

II. — *Le problème de la vocation*

Douze ans ! âge de l'orientation, sinon définitive, du moins d'un premier choix. Les parents ont une responsabilité grave à l'égard de la vocation de leurs enfants. Quand ils retrouvèrent Jésus, après trois jours de recherche, ses parents s'étonnèrent et Marie demanda : « Pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous ? » Et Jésus de répondre : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ? » (Luc, II, 48-49). A l'égard de Jésus, grandes sont les exigences du Père des cieux. Il réclame un don total, absolu. Il faut répondre à l'appel,

quel qu'il soit. Que feront vos enfants de la vie que Dieu leur donne ? Quand ils songent à l'avenir, n'avez-vous pas remarqué que leur visage devient sérieux ? Le choix est grave, de lui dépend leur bonheur en ce monde et dans l'autre aussi. Examinons sous le regard de Dieu l'important problème de la vocation.

Nous essayons vainement de nous représenter les masses énormes jetées par Dieu dans l'espace au commencement. Dieu est grand : cette conclusion s'impose devant les magnifiques œuvres de Dieu. Dieu est sage, l'infinie Sagesse. Il s'est donc proposé, en créant l'espace et en y jetant les mondes, une fin digne de lui. Non pas d'ajouter quelque chose à son bonheur : infiniment riche et heureux, le Très Haut n'avait besoin de rien. Cette fin que Dieu s'est proposée n'est autre que lui-même. Il a créé le monde pour lui. Les montagnes et l'océan, l'humble fleur qui éclôt au bord du chemin, l'oiseau qui chante dans les feuilles, l'ange, l'homme, tout doit chanter la gloire de Dieu. Dans l'universel concert qui de toute la création monte vers Dieu, chaque âme doit donner sa note et chanter sa partie. Le choix de la vocation demande en premier lieu qu'on n'oublie pas cette vérité primordiale : la plus grande gloire de Dieu.

Mais, parmi les créatures, l'homme n'est pas qu'un homme, s'il est chrétien. Dans la maison du Seigneur, il n'est pas un serviteur, mais un fils. L'adoption divine ne peut se comparer à l'adoption humaine. Celle-ci ne peut donner qu'une idée lointaine de celle-là. Que reçoit d'un homme l'enfant adopté ? Son nom, la jouissance de ses biens, plus tard leur possession. Là s'arrêtent les possibilités d'un père adoptif. Le Tout-Puissant, lui, infuse sa vie divine à la créature qu'il adopte et le nom de fils qu'il lui donne n'est pas qu'un titre, c'est une réalité : « Oui, mes bien-aimés, a écrit S. Jean, nous sommes les enfants de Dieu. » (I Jo., II, 2).

Au jour de son baptême, le chrétien est entré dans la famille du Roi des rois. S. Léon donne ce conseil aux baptisés : « Connais ta dignité, et devenu participant de la nature divine, ne retourne pas à la bassesse de ta première condition. » Si de la part de Dieu le séjour qu'il se propose de faire dans l'âme est sans limite de temps, elle peut l'obliger à se retirer en se conduisant mal et perdre du même coup par le péché grave sa dignité de fils et les droits qui en découlaient. Ne pas perdre Dieu, autre devoir qui est la conséquence de la vocation à la foi chrétienne. Si sauver son âme est un devoir, un chrétien ne peut donc choisir une situation où ce devoir lui serait impossible ou très difficile. Que lui servirait en effet de gagner l'univers, s'il perdait son âme ?

La vocation la plus habituelle est celle du mariage chrétien. Noble vocation que celle-là ! Par la famille chrétienne, le ciel se peuple d'élus et la vie religieuse, le sacerdoce se recrutent en son sein plus spécialement. Au dessus de ce noble état, plus grand, plus nécessaire est le sacerdoce. Plus grand, puisque la vie du prêtre est consacrée au salut du prochain ; plus fécond, puisque le rayonnement du prêtre s'étend non pas sur dix, douze enfants, mais des centaines, des milliers d'âmes, s'il est fidèle à sa mission. « Ne saviez-vous pas, disait Jésus retrouvé, que je dois être aux choses de mon Père ? » Mais Joseph et Marie ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Combien de parents, en face d'une vocation, ne comprennent pas !

Que notre société paganisée s'étonne des plus hautes vocations, dans le passé déjà il en fut de même. Qu'un jeune homme chrétien se garde pur pour celle qui, un jour, sera la compagne de sa vie, qu'il aperçoit dans ses rêves, que pour être digne d'elle il cherche à devenir meilleur, le monde ne comprend déjà pas. Mais qu'un mort d'il y a deux mille ans séduise les âmes, les attire vers sa croix sanglante, il est déconcerté. Pourtant les faits sont nombreux.

Exemples d'autrefois et d'aujourd'hui. Exemples d'autrefois : Paul terrassé sur le chemin de Damas et qui, après sa conversion, prêche dans l'univers connu le nom du Christ. Exemples d'autrefois, ces milliers de vierges, de martyrs, qui pour le Crucifié du Calvaire ont donné leur vie, leur avenir, un avenir parfois brillant. Exemples d'autrefois, Benoît, le fils d'un riche patricien, et la multitude des moines qui, à sa suite, quittèrent tout. Exemples d'autrefois, Bernard et sa troupe de jeunes seigneurs bourguignons qui s'enferment dans la solitude et le dénuement de Cîteaux. Exemples d'aujourd'hui : ces jeunes de toutes conditions, qui abandonnent châteaux, situation, fortune, qui regardent ce que leur offre le monde comme de la balayure, comme indigne d'eux.

La souveraine attirance du Christ, voilà ce que les parents chrétiens ne comprennent pas assez. Qu'ils écoutent ce qu'un grand chrétien écrivait au siècle dernier. Sa fille, une fille très aimée, venait de se faire religieuse. « Quel est donc, demandait le père, cet amant invisible mort sur un gibet... qui attire ainsi à lui la jeunesse, la beauté... qui fond tout à coup sur les âmes et qui en fait sa proie, qui prend toute vivante la chair de notre chair et s'abreuve du plus pur de notre sang ? Est-ce un homme ? Non, c'est un Dieu. Voilà le grand secret... Un Dieu seul peut remporter de tels triomphes et mériter de tels abandons. »

Ces abandons sont d'autant plus remarquables aujourd'hui que nous vivons dans un monde mauvais, dans un monde qui entoure les jeunes, pour les perdre, de toutes sortes de séductions, séductions embusquées sous des formes vivantes à tous les carrefours, séductions qui entrent par les oreilles, écartent les mains des visages qui ne veulent pas regarder. A l'automne, la nature, avant de mourir, se pare d'éclatantes couleurs, de nuances délicates et fines. Les civilisations déca-

dentes produisent aussi des âmes remarquablement pures, remarquablement belles. Celles-là, l'Aigle divin les veut pour lui seul, il les ravit au monde indigne d'elles.

Les parents de Jésus ne comprenaient pas. Il faut donc se résigner parfois au bon vouloir divin sans comprendre. En Jésus, la nature humaine devait être soumise à la nature divine, les tendances naturelles devaient être subordonnées et parfois sacrifiées à la volonté du Père des cieux. Toute vocation, même celle du mariage, celle-là surtout peut-être, est un sacrifice pour les parents qui doivent comprendre ou du moins se résigner devant la volonté de Dieu. Mais combien la récompense des parents généreux sera grande, puisqu'ils auront leur part dans le bien fait par leurs enfants ! Ainsi soit-il.

LES PERSONNAGES ÉVANGÉLIQUES

LXV

LES PHARISIENS

En dépit des privilèges extraordinaires que leur avait concédés Jéhovah, les Hébreux avaient beaucoup de peine à rester fidèles à la véritable religion qui leur avait été révélée. Moïse d'abord, les Prophètes ensuite, leur reprochaient sans cesse la « dureté de leur cœur » et leur « indocilité sous le joug. » De fait, l'histoire d'Israël est pleine des révoltes des Juifs contre la Divinité et des châtiments qui en furent la conséquence.

I

Continuellement, la nation hébraïque se scindait en sectes diverses, qui, naturellement, professaient des doctrines plus ou moins erronées. La première division avait eu lieu au temps de Roboam et avait occasionné ce que l'on a appelé le « Schisme des tribus. » Sécession politique, dira-t-on. Mais aussi véritable schisme religieux, car il faut se garder d'oublier que le peuple prédestiné vivait sous le régime théocratique et que, par suite, toute dissidence d'ordre social comportait une révolte dans le domaine de la doctrine.

Au temps de Notre Seigneur, les sectes étaient plus nombreuses que jamais. On savait que l'heure décisive était proche où apparaîtrait le Messie, et des groupes se formaient pour interpréter à leur manière les passages de l'Ecriture qui le concernaient.

Une de ces sectes, et celle contre laquelle le Sauveur eut le plus à lutter, était celle des Pharisiens. Elle était de formation récente. On lui attribue comme fondateurs deux rabbins célèbres : Hillel et Samnée, qui firent rapidement école. Leurs disciples avaient déjà une certaine importance au temps où S. Jean-Baptiste commença sa prédication. Il est dit, en effet, dans S. Mathieu, que plusieurs pharisiens se présentèrent au baptême du Précurseur. Mais celui-ci qui, par une grâce divine, avait pu lire au fond de leurs âmes, les accueillit par de vifs reproches, suivis toutefois d'un appel au repentir : « Race de vipères, leur cria-t-il, qui vous a appris à fuir la colère qui approche? Faites donc de dignes fruits de pénitence. » Déjà donc l'esprit de la secte était connu et défavorablement jugé.

Une trentaine d'années plus tard, aussitôt que Notre-Seigneur commença sa mission publique, les pharisiens se dressèrent contre lui et cherchèrent par mille moyens à l'accabler sous leurs attaques. Ils formaient une espèce de confrérie, où n'était pas admis qui voulait, et qui se recrutait principalement dans les classes les plus influentes du monde juif.

Ils affectaient une rigidité de conduite extrême : c'est ainsi que, pour mieux se conformer à la Loi, ils payaient non seulement la dîme prescrite, mais encore « la dîme de la dîme. » Ils faisaient de longues prières et des jeûnes fréquents. Ils s'adonnaient, en outre, avec ardeur à l'étude des textes sacrés, et leur fortune, généralement, leur permettait de répandre d'abondantes aumônes.

Jusque-là tout était pour le mieux. Malheureusement ces excellentes pratiques étaient purement superficielles. Les pharisiens n'avaient retenu du code de Jéhovah que les prescriptions rituelles ou administratives, qu'ils appliquaient, du reste, avec une minutie ridicule. On ferait un volume grotesque en relatant leurs discussions subtiles sur les plus minimes détails des moins importantes cérémonies. Mais ce qui fait l'essence même de la religion leur échappait totalement : ils ne se souciaient ni de la droiture d'intention, ni des humbles vertus secrètes que chacun doit cultiver dans l'intime de son âme, ni de la véritable soumission à la volonté du Très-Haut. Bien pis, ils cherchaient continuellement à tirer une gloire humaine des bonnes œuvres qu'ils accomplissaient avec une ostentation qui en enlevait tout le mérite. Bien pis encore, leurs observances, si strictes en public, ne leur servaient qu'à masquer tous les vices dont leurs âmes étaient rongées : la volupté, l'orgueil, l'ambition, la fourberie, l'hypocrisie et bien d'autres.

Quand nous aurons ajouté que, à la suite d'une infiltration parmi eux des théories de Pythagore, ils admettaient la métempsychose pour les âmes justes seulement, tandis que les autres étaient vouées à d'éternels supplices, on conviendra que ces hommes, fort pieux apparemment, ne méritaient guère d'être estimés. On les redoutait toutefois, car ils formaient un parti politique rigoureusement discipliné et qui, en dépit des principes, ne craignait point de s'allier aux puissances usurpatrices pour juguler le peuple d'Israël.

II

Lorsque Notre Seigneur parut, tout de suite ils se dressèrent contre lui. Ils épiaient tous ses discours, afin d'y surprendre quelque contradiction

ou quelque opposition avec les Saintes Ecritures ; ils surveillaient chacune de ses démarches et s'efforçaient d'en travestir les intentions. Il est impossible d'entrer dans tous les détails de cette guerre d'embûches qui se poursuivit durant près de trois années. Nous en citerons seulement quelques épisodes, qui donneront une idée de la mentalité pharisaïque.

C'est ainsi qu'un jour le Maître s'arrêta devant un publicain, nommé Mathieu, et l'appela à sa suite pour en faire un apôtre et un évangéliste. Généreusement, cet homme abandonna son comptoir pour suivre l'appel du Messie, mais d'abord il invita Jésus à honorer de sa présence le banquet d'adieu qu'il offrait à ses collègues. Avec sa condescendance ordinaire, le Christ accepta de s'asseoir à table au milieu de ces pauvres gens.

L'occasion était trop belle pour les pharisiens qui faisaient profession de mépriser tout le monde, et les collecteurs d'impôts en particulier. Ils feignirent l'indignation : « Comment votre chef, dirent-ils aux disciples, accepte-t-il de manger avec des pécheurs et des gens de rien ? » Ce fut Jésus lui même qui se chargea de leur rappeler que le médecin se doit surtout aux malades et que le Christ était envoyé moins encore pour confirmer les justes que pour convertir les pécheurs.

Une autre fois, les disciples, quelque peu affamés, arrachèrent des épis et les froissèrent entre leurs mains pour manger les grains de blé. Or c'était le jour du sabbat et les sectaires voulurent voir dans cet insignifiant effort une violation de la loi mosaïque qui prescrivait le repos en ce jour sacré, et que leurs interprétations fantaisistes avaient d'ailleurs exagérée au point de la rendre impraticable. Le Sauveur les réduisit au silence en s'appuyant sur l'exemple de David, qui, dans un cas de nécessité, avait mangé les pains de proposition offerts sur l'autel de Jéhovah, et cela avec l'autorisation du grand Pontife, seul gardien authentique de la Loi.

Un nouveau prétexte de chicanes fut la guérison miraculeuse d'un homme qui avait la main desséchée et qui s'était présenté à Notre Seigneur dans une synagogue, au cours d'une réunion sabbatique. Les rigoristes adversaires de la doctrine sainte affirmaient qu'il n'était pas permis d'opérer même un prodige en ce moment-là, toujours à cause du repos rituel. Cette fois, le Maître leur répondit par un argument *ad hominem* : « Lequel d'entre vous, si sa brebis tombe dans un puits le jour du sabbat, ne travaillera pas à la délivrer ? Or un homme vaut plus qu'une brebis. »

Confus, les pharisiens sortirent de la synagogue, car ils sentaient bien que le public leur était hostile ; mais aussitôt ils tinrent un conseil dont la conclusion fut qu'il était urgent de faire mourir celui qui les démasquait aussi impitoyablement. Le Christ n'ignorait pas leurs intentions criminelles, mais comme l'heure de son sacrifice n'était pas encore venue, il résolut de s'éloigner pour mettre obstacle à leurs desseins.

A quelque temps de là, une nouvelle offensive fut tentée et ses ennemis crurent embarrasser beaucoup le Rédempteur en lui demandant pourquoi ses disciples méprisaient la tradition antique en négligeant de se laver les mains avant les repas. L'accusation était plus grave qu'elle ne nous le paraît à première vue, car le mépris de la tradition était considéré comme une faute lourde chez les Juifs. Mais, là encore, la réponse fut directe et foudroyante : « Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? » Les exemples suivirent, nombreux, écrasants ; puis le Christ conclut en disant à ses disciples : « Laissez donc ces gens-là : ce sont des aveugles, et si un aveugle se mêle d'en conduire un autre, ils tomberont tous deux dans le précipice. »

La condamnation était sévère. Qui donc oserait dire qu'elle n'était pas largement méritée ? Mais elle ne fut pas du goût des pharisiens. Ceux-ci s'unirent avec les sectateurs d'autres hérésies, car leurs querelles étaient moins sérieuses que leur intérêt commun à se liguer contre la Vérité menaçante. Rien n'est d'ailleurs plus vindicatif qu'un orgueil froissé, et les hommes ont coutume de pardonner d'autant moins qu'ils se sentent davantage dans leur tort.

Nous aurons prochainement l'occasion de voir à l'œuvre les conjurés, lorsque nous parlerons des hérodiens qui furent poussés par leurs complices à interroger Jésus sur le tribut dû à César. Mais dès maintenant nous pouvons saisir les origines du complot qui commençait à s'ourdir contre le Messie et qui devait avoir son dénouement dans le drame du Golgotha.

III

Mais Jésus ne voulait pas laisser à ses ennemis toute l'initiative des opérations. Il lui plaisait parfois de les mettre au pied du mur, et c'est ainsi qu'un jour où, par hasard, ils l'écoutaient en silence, ce fut lui qui, à son tour, leur posa une question.

Il leur demanda ce qu'ils pensaient du Christ et de qui ils le croyaient le fils. — « De David », répondirent-ils, conformément aux prophéties. Jusque-là, la chose était facile, mais là où elle se compliqua, ce fut quand le Seigneur insista : « Pourquoi donc David l'appelle-t-il son Seigneur ? » (Ps. CIX). En effet, pour légitimer cette supériorité d'un descendant sur son aïeul, il fallait lui reconnaître une autre origine, divine, plus haute qu'une simple filiation humaine, ce dont Notre-Seigneur, qui descendait de David, aurait pu se prévaloir devant les foules. Une fois de plus, les pharisiens furent réduits à se taire et à ronger leur frein, sans laisser paraître au dehors leur amertume et leur rancœur.

Mais le Sauveur tenait à éclairer l'opinion publique sur ces hommes dont les doctrines causaient tant de ravages. Il se mit donc à parler à ceux qui l'entouraient et commença par préciser

que ceux des pharisiens qui étaient « assis dans la chaire de Moïse », c'est-à-dire qui détenaient une autorité légitime, avaient droit à être obéis. Mais il s'empressa d'ajouter : « Agissez donc comme ils vous disent, mais n'imitez pas leur conduite, car ils placent sur vos épaules des fardeaux auxquels eux-mêmes ne veulent pas toucher du bout des doigts. »

Ce qui suivit fut un réquisitoire implacable. Notre-Seigneur reprocha à ceux qu'il accusait ouvertement de n'accomplir leurs actions qu'en vue de la gloire des hommes, de rechercher les premières places, les honneurs et les dignités vaines. Il proclama que, dans l'ère nouvelle inaugurée par lui, plus un homme serait élevé en fonctions, plus il devrait se faire le serviteur de ses frères, sous la bénédiction du Père unique qui règne dans les cieux. Puis, laissant enfin déborder son indignation longtemps contenue, il s'avança jusqu'aux anathèmes : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! » répéta-t-il avec insistance, en donnant, à chaque reprise, les motifs de sa malédiction.

Il était intolérable, en effet, que ces maîtres de la loi « dévorassent les maisons des veuves » par des procès interminables et ruineux, tout en récitant de longues prières ; qu'ils déployassent un zèle insensé à recruter des prosélytes au judaïsme pour les pervertir aussitôt en leur enseignant leurs doctrines abominables. Il était odieux que leur formalisme étroit, tout chamarré de phylactères et de bandelettes, dédaignât le serment prêté sur le Temple, et accueillît celui qui est prêté sur l'or contenu dans le Temple, s'arrêtât à de minutieuses cérémonies pour se permettre ensuite, dans le secret de leurs demeures, les plus révoltantes iniquités. Une confrérie comme celle-là était « semblable à ces sépulcres blanchis qui, du dehors, paraissent beaux aux hommes, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce de pourriture. »

Le Maître avertit enfin la race des « serpents » et des « vipères » qu'elle n'échapperait point au jugement que porterait un jour le Dieu qui ne s'arrête pas aux manifestations extérieures, mais qui pénètre jusqu'au fond des âmes pour en apprécier les plus secrètes intentions. Et le discours s'acheva par l'annonce prophétique de tout le mal qu'allaient commettre encore les pharisiens, lorsqu'ils flagelleraient et crucifieraient les envoyés du Très-Haut, jusqu'à ce que le sang innocent retombe sur Jérusalem désormais maudite et vouée à la destruction.

Une fois déjà, le Christ avait dépeint la fourberie pharisaïque, lorsque, dans une parabole célèbre, il l'avait opposée à l'humilité sincère et pénitente du pauvre publicain agenouillé au fond du sanctuaire où il se frappait la poitrine. Mais il ne s'était encore jamais élevé jusqu'à cette véhémence sacrée qui stigmatisait tant de hontes et constituait, pour les pharisiens, une condamnation sans appel.

LXVI

LES HÉRODIENS

Parmi les sectes qui se partageaient la Judée vers la fin de l'Ancienne Loi, il en est une qui présente un caractère très particulier : celle des Hérodiens.

I

Son nom même indique qu'elle ne pouvait pas être très ancienne et, effectivement, elle n'avait commencé à se créer qu'une vingtaine d'années environ avant la naissance de Notre-Seigneur. Ce qui la différenciait surtout des autres, c'est qu'elle se séparait beaucoup plus nettement que celles-ci de la Tradition sacrée.

Les Esséniens, les Sadducéens, les Pharisiens interprétaient la Loi chacun à leur manière, et tous de manières fort erronées. Mais ils concervaient quelques points communs, notamment leur attachement à leur race prédestinée et la croyance que le Messie devait sortir de la tribu de Juda et de la famille de David. Cette conviction était d'ailleurs parfaitement fondée et en tout conforme au texte, comme à l'esprit, des Saintes Ecritures.

Les Hérodiens, eux, émettaient une autre théorie, dont la conclusion était nettement insoutenable. Ils partaient du principe, généralement admis, que les temps de la Rédemption étaient venus. Les soixante-dix semaines d'années annoncées par Daniel étaient écoulées, le sceptre était bien réellement sorti des mains des descendants de David : autant de signes indiqués par les prophètes pour fixer l'époque de la venue du Christ.

Jusque-là leur théorie était irréprochable et concordait d'ailleurs avec beaucoup d'autres. Mais là où ils commençaient à dévier, c'est quand ils ajoutaient que le Messie était précisément le prince étranger qui s'était substitué illégitimement à la dynastie régulière d'Israël. En effet, aucun verset de la Bible ne pouvait autoriser une pareille interprétation qui se trouvait en contradiction formelle avec l'esprit de la Loi. Toujours Jéhovah avait rigoureusement défendu à son peuple de se mélanger aux autres nations : « *In viis earum non abieritis.* »

Cette prohibition s'explique par ce fait que le Seigneur connaissait les penchants funestes des Hébreux, leur propension à l'idolâtrie notamment, et que, en les isolant du monde païen, il cherchait à mieux les préserver de la contagion matérialiste et immorale qui s'étendait sur le reste de l'univers. Voilà pourquoi, dans la vie privée, le mariage était interdit entre les Juifs et des personnes de nationalité étrangère. Le droit public contenait une prohibition analogue, car le Deutéronome disait formellement : « *Non poteris alterius gentis hominem regem facere qui non sit frater tuus.* » (XVII, 15).

Puisque l'Eternel interdisait rigoureusement qu'un roi d'Israël ou de Juda soit choisi dans

n'importe quelle race autre que celle des fils de Jacob, il était impossible d'admettre qu'Hérode fût l'envoyé de Dieu. La plus simple attention permettait d'ailleurs de découvrir qu'il ne possédait pas le signe principal où devait se reconnaître le Sauveur, puisqu'il n'était pas fils de David.

Mais les Hérodiens s'embarrassaient fort peu de ces difficultés. A tout prendre, ils constituaient moins une secte religieuse qu'un parti politique. Leur premier chef, on peut même dire leur fondateur, Manahem, avait trahi la cause nationale pour se rallier à Hérode, dès qu'il avait senti que c'était de ce côté-là que se trouvaient la puissance, les richesses et les honneurs. Ses disciples marchaient sur ses traces. Ce qui les inspirait, ce n'était nullement le souci de la doctrine, mais le désir de dominer et d'accaparer le plus grand nombre possible de charges publiques, qui rapportaient beaucoup d'argent.

Hérode et les Romains ne demandaient pas mieux que de favoriser ce groupe d'hommes qui, au milieu d'un pays rebelle, constituaient leur plus sûr et même leur seul appui. Les faveurs pleuvaient sur eux, et, quoiqu'en petit nombre, ils jouissaient d'une grande influence. Hérode, d'ailleurs, cherchait de son mieux à vérifier les prophéties, afin de convaincre la nation qu'il était bien le Messie. Le croyait-il vraiment lui-même ? Il faut espérer que non, quoique toute aberration ait été possible à une époque où la procédure romaine de l'apothéose donnait aux hommes l'illusion de fabriquer des dieux.

Toujours est-il qu'Hérode fit rebâtir magnifiquement le Temple de Jérusalem, afin que ses flatteurs pussent interpréter en sa faveur le texte scripturaire qui, dans un tout autre sens d'ailleurs, prévoyait que cette reconstruction serait l'œuvre du Sauveur. Les Hérodiens ne manquèrent pas de s'autoriser de cet événement.

II

En temps ordinaire, ils étaient en assez mauvais termes avec les Pharisiens, qui les méprisaient du haut de leur orgueil et leur reprochaient assez justement leur alliance avec les Romains. Mais une nécessité commune leur fit passer par-dessus leurs répugnances réciproques. Notre-Seigneur les gênait aussi bien les uns que les autres. Si les Pharisiens avaient sur le cœur la netteté avec laquelle Jésus avait dévoilé leurs fourberies, les Hérodiens ne pouvaient admettre que le Christ prétende au titre messianique que revendiquait leur prince. Il fallait donc se liguer pour abattre plus sûrement l'Homme-Dieu.

Mais, instruits par leurs récentes mésaventures, les Pharisiens agirent avec la plus cauteleuse prudence. Après avoir préparé un piège d'où il semblait impossible que le Seigneur puisse s'évader, ils se gardèrent bien de se présenter eux-mêmes devant Jésus qui les connaissait trop. Ils déléguèrent pour cela quelques-uns de leurs disciples, sans doute jeunes et dont on ne savait guère de quelle obédience ils relevaient, et ils les adjoignirent aux Hérodiens.

Au moment où le Sauveur finissait de prononcer une de ses paraboles, si lourdes de sens surnaturel, les Hérodiens et leurs complices s'approchèrent de lui. Ils cherchèrent d'abord à le complimenter, car ils n'ignoraient pas qu'en général c'est avec la flatterie que l'on prend le mieux les hommes. « Maître, lui dirent-ils, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la loi de Dieu dans la vérité sans vous inquiéter de personne, car vous ne regardez pas la condition des gens. »

Cet hommage était parfaitement exact. Mais il n'était nullement méritoire, car il n'exprimait pas le sentiment réel de ceux qui le formulaient. Il ne devait servir, dans leur pensée, qu'à mettre Jésus en confiance, à chatouiller son amour-propre et à l'aveugler au moment même où il avait le plus besoin d'une grande lucidité d'esprit. Comme des disciples avides de s'instruire, ou des hommes scrupuleux qui tiennent à éclairer leur conscience, ils poursuivirent d'un air candide : « Dites-nous donc ce que vous en semble : est-il permis de payer le tribut à César ou non ? »

La question, de prime abord, ne paraissait ni difficile à résoudre ni capable de provoquer de grandes conséquences. Elle était, néanmoins, terriblement captieuse, et pour bien en saisir la malice, il faut se rappeler la situation religieuse et politique de la Palestine à ce moment.

Il y avait un pouvoir, légitime en droit, mais dépossédé en fait. Et contre cette autorité théocratique et nationale, il y avait la puissance romaine qui avait envahi le pays, y maintenait ses garnisons et gouvernait réellement sous le nom de princes et de chefs dont elle avait su s'assurer la docilité, sous peine de destitution.

Si le Christ répondait que le tribut n'était pas dû à l'usurpateur de Rome, il devenait immédiatement factieux et fauteur de troubles. Parce qu'il soustrayait les foules à l'obligation de se soumettre à l'impôt, il méritait légalement d'être saisi, jugé, condamné, et on n'entendrait jamais plus parler de lui. Si, au contraire, il admettait que les taxes impériales étaient régulièrement dues, il admettait par là même la légitimité du gouvernement d'Hérode et des Romains, il renonçait aux revendications les plus essentielles et aussi les plus chères au cœur de ses compatriotes. Les foules qui l'avaient suivi jusqu'alors l'abandonneraient aussitôt, et le rôle du Messie se terminerait par un piteux échec.

En toute hypothèse, le succès de l'intrigue paraissait assuré, et le Sauveur semblait acculé à disparaître, soit à la suite d'une exécution légale, soit sous le discrédit du peuple qui ne lui pardonnerait pas d'avoir déçu ses espérances.

Mais la sagesse de Dieu se rit des calculs humains. Avant même que les tentateurs eussent ouvert la bouche, Jésus savait ce qu'ils allaient